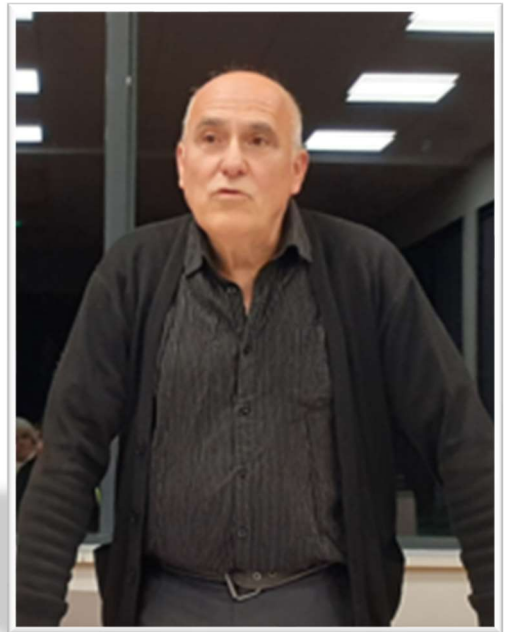




Vendredi 15 novembre 2024
Salle du Varcq - Locquirec

Bruno Pinel

Le regard sur la mort d'un médecin-écrivain

« Toute la vie n'est qu'un voyage vers la mort » - Sénèque

Bruno Pinel, médecin hospitalier, diplômé de psychiatrie et de psychanalyse, a été confronté à la souffrance, la fin de vie et la mort dans son quotidien.



Depuis sa retraite dans le Morbihan, il s'est rapproché de la terre en s'adonnant à la permaculture, et à l'observation des animaux en devenant éthologue. Il est également apiculteur. Mais ce soir, c'est l'écrivain prolifique, avec plus d'une vingtaine d'ouvrages* (polars, essais, romans animaliers, nouvelles, pièce de théâtre), qui vient nous transmettre un regard et ses connaissances médicales à propos de la mort tout en faisant le lien avec la littérature, non dénué d'un regard critique sur le langage d'aujourd'hui.

Mais comment aborder un sujet vecteur de crainte et de tristesse, parfois « tabou » pour certaines personnes ?

Il fut une époque où la mort était particulièrement fréquente en Bretagne. Étant donné sa position géographique en tant que presque île, beaucoup de métiers étaient liés à la mer et les naufrages récurrents, mais aussi du fait de la dureté d'une vie proche de la terre.

La mort n'est pas vécue de manière identique entre les peuples, de grandes disparités s'observent entre les continents.

Bruno Pinel évoque d'emblée la mort du corps et l'au-delà de la mort.

La conscience, elle, serait immortelle. Et la modernité avec sa conception nouvelle de l'organisation de la société réfute la mort, aussi bien dans le langage courant que dans les mots eux-mêmes.

Or, on assiste à une mutation de notre société matérielle qui aboutit à une possible mort de la conscience. D'où la crainte de la mort puisqu'on a ôté à l'être humain la capacité de maîtriser sa propre mort.

L'homme est un animal qui se définit par trois caractéristiques : il est avant tout un animal social, car il ne peut vivre qu'en société, ce qui lui permet de développer un tissu de dépendances vis-à-vis de ses congénères, c'est son seul mode de survie.

Il est aussi un animal sexuel, sa conception dépasse la seule procréation ; en effet, sa sexualité fait aussi partie de ses relations sociales.

Et il est également un animal conscient, il est conscient de sa finitude, il sait qu'il va mourir.

Comparativement aux animaux, il a une vision de la mort pour laquelle il pense à un au-delà possible, sous forme de « transformativité » ou d'immortalité, selon les croyances, ce dont l'animal n'a pas conscience.

L'homme d'aujourd'hui vit la mort comme une catastrophe, il récuse la mort, il ne peut se résoudre à sa disparition.

C'est la problématique de l'être humain qui, soit sombre dans l'angoisse, ou bien adopte une attitude de déni, et ce déni, progressivement enfoui dans l'inconscient fera inévitablement surface sous forme de pathologie : névrose, maladie, angoisse mortelle... la psychanalyse le démontre fort bien.

On ne sait de la mort que ce que l'on observe de la mort des autres, on ne connaîtra réellement la mort que lorsque nous mourrons. Le corps n'est plus présent pour témoigner des sensations éprouvées dans la mort. C'est un véritable problème existentiel pour l'être humain.

- Quand meurt-on ? Pourquoi meurt-on ? À quoi sert la mort ?

Ces questionnements relèvent des domaines médical et biologique, mais aussi du domaine philosophique, et religieux.

Autrefois, nos sociétés archaïques célébraient la mort, et différemment selon les peuplades, nous avons la preuve au regard de vestiges, de sépultures.

Dans nos sociétés modernes, c'est la consommation qui prime sur tout, on élude la mort parce que cela gêne les affaires.

Et au niveau du langage actuel, il existe un déni de la mort, propice aux affaires, et délétère pour l'individu.

Les Bretons, avant d'être inondés par la culture celtique, avaient leur propre culture, ils respectaient les morts. Mais nous avons assez peu de vestiges archéologiques des rituels pratiqués et des funérailles faites à leurs morts.

L'existence de l'Ankou n'est pas à proprement parler la représentation de la mort en soi, il en serait plutôt le serviteur, une entité bienveillante qui annonce la mort proche d'une personne, circulant, la faux à la main, en charrette pour la version terrestre, ou en barque s'il s'agissait d'un marin. Cette faux servait à couper la tête du défunt pour empêcher son âme d'errer.

Chez les Asiatiques, l'âme se situe au niveau de l'abdomen.

C'est une tradition qui montre bien combien la mort pouvait être sacralisée.

Les Celtes ont eu une influence sur le peuple breton.

De - 700 à + 400, ces derniers avaient conscience de la mort et procédaient à de grands rituels.

D'une cosmogonie particulière, ils pensaient que la mort était décidée par les Dieux et que la vie n'était qu'un passage avant une survie éternelle de l'âme.

Selon les mérites, l'homme avait droit à une résurrection momentanée, ou alors il allait au « pays des bienheureux », là où la vie se reproduisait à l'identique de la vie terrestre mais sans la douleur, la souffrance, la tristesse...

Les Celtes affichaient un certain mépris vis-à-vis de la mort, c'était la fin d'une période de l'existence de l'individu, mourir n'était pas si mal. Ce qui explique que les Celtes étaient des peuples redoutables, ils bravaient le monde au point d'affronter les légions de César nus.

Le suicide était naturellement accepté comme une voie rapide pour aller vers la résurrection.

Quant à leurs rituels funéraires, les guerriers et les chefs bénéficiaient de somptueuses sépultures, tandis que le peuple était enterré sans grand faste, parfois même sans avoir droit à une tombe.

Ils pratiquaient l'incinération et enterraient les cendres, mais aussi l'excarnation, à l'image des Amérindiens, exposant les corps dans la nature et laissant les animaux se charger de débarrasser les squelettes des chairs, récupérant ensuite les os pour les enterrer ou les brûler.

Les Gaulois, quant à eux, ils nous laissent peu de traces, mis à part quelques tumulus et des légendes. C'est Jules César qui a révélé ce peuple se démarquant des civilisations occidentales.

Ils descendaient tous d'un Dieu, le « Dis Pater » qui était un Dieu terrestre, tradition qu'ils disaient tenir des druides.

Les funérailles se font en grande pompe pour les chefs et ce sont des sépultures très rudimentaires pour la valetaille, dont il ne reste pratiquement rien aujourd'hui.

Ensuite, on assiste à un grand changement en Occident avec l'arrivée du christianisme et donc de la cosmogonie du christianisme, la notion de péché originel, influençant l'idée de la mort. Toute une vie terrestre pour expier ses péchés, une mort et une résurrection du corps, s'imposant ainsi progressivement comme une nouvelle philosophie de la mort.

Au Moyen-Âge, on est en pleine chrétienté, après une vie terrestre un peu triste (mais pas tant que cela d'après les historiens), qui n'est qu'un passage, il y a une promesse de vie éternelle.

À partir du 15^e siècle, tout a changé, avec la venue de Spinoza, d'Érasme, et bientôt l'arrivée des Lumières qui remettent en question cette cosmogonie du christianisme. Ces philosophes et ces penseurs tentent de s'affranchir des dogmes en cours, quand naît le discours humaniste, notamment avec Descartes.

On attribue à l'homme la capacité de s'adapter à tout durant sa vie terrestre, mais la seule chose contre on ne peut rien c'est la mort.

On voit arriver la Réforme, la contestation des dogmes, la science évolue et il y a aussi une confrontation des civilisations puisque l'Occident par le biais des grands voyages (Marco Polo, la découverte des Amériques) permet une autre perception de la mort. Les élites remettant alors en question cette possible immortalité de l'homme après la mort.

Puis on arrive au 19^e siècle avec la Révolution industrielle. Le progrès donne des ailes à ceux qui pensent que l'homme est capable de tout maîtriser : la matière, les animaux, la nature...

Et s'étant distancié du recours à la religion pour calmer les angoisses, la mort cause une crise existentielle terrible : « *Je vais mourir et après ?* »



La Révolution industrielle engendre un capitalisme industriel et productiviste « prédateur » qui consiste à détruire les ressources épuisables pour fabriquer des objets périssables générant beaucoup de déchets non recyclables.

Ce capitalisme ayant pour moteur principal la consommation et l'argent, il faut éluder toutes ces angoisses attachées à l'impression de finitude et à la mort de l'homme pour qu'il puisse continuer sereinement à consommer.

Paradoxalement, c'est parce que lorsqu'on pense que l'on va mourir que l'on a une furieuse envie de vivre, de profiter tout sans perdre de temps. Et cela donne du ressort à l'homme pour innover, revendiquer la liberté de faire tout ce qu'il veut. Aussi, le seul moyen de lutter contre ça est d'abolir cette angoisse de finitude, faisant obstacle à sa capacité de consommation.

Dans la société marchande, tout homme est devenu lui-même marchandise, il faut lui supprimer toute réflexion sur sa finitude, ce qui ferait obstacle à son adhésion au système.

Depuis le milieu du 19^e siècle, tout est fait pour taire la mort et priver les gens de leur mort.

Sur le plan biologique, « *vieillir n'a jamais tué personne* ». On ne meurt jamais de vieillesse, le vieillissement du corps fragilise, rend plus sensible aux agressions traumatiques, vasculaires, infectieuses, cancéreuses... qui, elles, provoquent la mort.

Les chercheurs se sont posé la question de l'utilité de mourir, mis à part laisser de la place aux survivants, éviter la surpopulation planétaire, mais l'argument ne tient pas la route. Et pour ceux qui étudient l'évolution des espèces et la biologie, le vieillissement et la mort ne sont pas des productions intrinsèques du vivant.

La nature n'a pas besoin de la mort, on s'aperçoit que la sélection naturelle n'a pas favorisé la mort. Des tas d'exemples chez l'espèce animale le démontrent. Pourquoi une mouche vit si peu de temps alors qu'une tortue peut vivre des siècles. Il n'y a pas de lien entre l'utilité de l'animal, sa survie, et sur le plan biologique on n'a pas d'explications.

On voit qu'au niveau des chromosomes, les télomères se dégradent avec le temps ce qui provoque le vieillissement et ce dernier expose à des traumatismes et à une sensibilité de l'environnement, ainsi l'individu succombe à une maladie, une infection, un cancer...

Il semblerait que la mort soit un échec de l'évolution. On s'aperçoit aujourd'hui qu'il existe une forme de suicide actif chez certaines cellules pourtant bien portantes, il s'agit de l'apoptose ou mort cellulaire programmée.

Demeure un grand mystère avec l'exemple de la chenille et le papillon, ce qui voudrait dire que l'on pourrait mourir plusieurs fois et ressusciter ?

On reconnaît plusieurs états à la vie, l'être vivant et le mort qui se dégrade et va tomber en poussière. Mais il y a aussi un troisième état, très troublant, (expériences récentes), qui démontre que lorsqu'on fait des prélèvements, on s'aperçoit qu'il y a des cellules d'un corps réputé mort qui continuent à vivre, à se diviser et à solliciter les tissus environnants, qui eux sont capables de ressusciter des tissus et de les stimuler pour qu'ils refassent des organes. On essaie de percer ce mystère au profit de greffes d'organes.

« Il n'y a pas la vie et la mort, mais bien un « entre-deux » !

De même que certaines cellules peuvent mourir dans un corps pour faire vivre le corps.

Exemple du bébé dans l'utérus, quand il développe ses mains, ses doigts ne poussent pas mais il s'agit bien d'une destruction, pendant la vie utérine, des cellules entre les doigts pour leur formation complète.

Autrefois, on disait que l'homme était mort lorsqu'il ne bougeait plus, ne respirait plus, le cœur ne battait plus, définition d'Hippocrate.

C'est un médecin qui décide de l'heure de la mort.

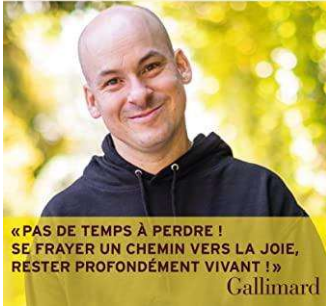
C'est une définition de fait, non pas juridique ni de droit.

Et puis en 1968, la première greffe de cœur par le Dr Chris Barnard a bouleversé la définition de la mort. Pour de semblables opérations, on prélève l'organe vital encore fonctionnel à un corps juridiquement mort pour que cet acte ne soit pas qualifié d'homicide.

Ce qui nous amène à évoquer le coma dépassé chez certaines personnes, bien qu'étant un état végétatif, selon la définition d'Harvard et adoptée par de nombreux pays, ce n'est plus l'arrêt du cœur qui signifie la mort, mais la perte des fonctions cérébrales.

ALEXANDRE JOLLIEN

Cahiers
d'insouciance



Pourquoi la mort ? Parce que la mort c'est la vie, bien qu'elle nous habite en permanence et comme le dit Alexandre Jollien : « *Tous les jours la mort nous prend une journée, mais tous les jours c'est nous qui prenons une journée sur la mort.* », quand Montaigne disait : « *On ne meurt pas de maladie, on meurt d'être vivant.* »

La littérature n'éclaire pas au-delà des recherches scientifiques, mais au-delà du corps, il y a l'âme, la mort spirituelle. On nous vole la mort, on nous empêche de mourir, même le corps médical s'empare de la mort. On nous interdit de nous suicider, on nous interdit l'euthanasie douce, en prolongeant la vie à renfort de morphine.

Bruno Pinel a vu des personnes choisir l'heure de leur mort. Et de citer l'exemple d'une femme qui aurait dû mourir depuis plusieurs semaines, mais elle attendait la venue de sa fille des États-Unis avant de « lâcher prise ».

Dans notre société consumériste, on nous confisque la mort, pour des raisons utilitaires, et dans le langage courant on ne parle plus de « mort », mais on emploie des termes comme « *il est décédé* », « *il nous a quittés* », « *il est parti* », « *il n'est plus* ».

Anciennement, la mort se gravait dans la mémoire des gens, on disait « *le tombeau des morts, c'est le cœur des vivants* », la société actuelle nous divertit, nous accapare trop.

Le littérateur, lui, aime le mot juste, celui qui désigne avec précision. Aujourd'hui on s'en éloigne ? Une phrase magique de la Bible : « *Au début était le verbe* ».

De plus, quand on dit « *il est mort* », cela fait remonter nos émotions.

En supprimant les mots, on ne désigne plus la réalité, on est dans le virtuel. On est face à un langage mécanique. Un sociologue allemand avait analysé le langage du régime hitlérien et il s'apercevait qu'on avait modifié le véritable sens des mots. En le mécanisant, on arrivait à convaincre des personnes d'exécuter des actes odieux, on disait *déplacement* au lieu de *déportation*, on ne disait pas *guerre* mais *opération spéciale*...

On assiste à une perte des systèmes symboliques. À quels mots se fier si les mots sont devenus mensongers ?

Le langage mécanique du temps d'Hitler est devenu un langage informatique, un langage technique avec des abréviations, un langage basé sur le système binaire, on parle avec des périphrases. On est dans le politiquement correct, il ne faut rien dire qui puisse choquer, désigner ou dénigrer quelqu'un. En fait, le langage est envahi par ce système mortifère qui est la dénégarion de la réalité.

Le lien avec la littérature est évident.

Il y a plus d'un siècle déjà, Marcel Proust disait « *La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature.* »

Actuellement, la littérature est le dernier bastion dressé contre la pulsion de mort de ce capitalisme productiviste.

Tout est faux et manipulé, le langage, les informations, les chiffres, les images et même les rituels. La littérature, les uchronies décrivent mieux la réalité que les tabloïds. La métaphore peut être utile dans certains cas, comme pour un enfant à qui l'on doit parler de la mort d'un parent. La métaphore est merveilleuse si elle est bien utilisée, notamment dans l'écriture de polars, ce dont a largement recours Bruno Pinel.



Nous sommes confrontés à la conscience de l'individu dans un monde forgé sur l'individualisme. Une autre conscience existe c'est la conscience d'espèce chez les animaux familiers, les insectes sociaux, c'est la conscience de procréation pour assurer la survie de l'espèce, nous devrions utiliser cette conscience d'espèce, pour parler de la mort à un enfant par exemple.

L'homme étant un être non fini, du fait de la conscience de sa finitude, à sa mort, s'ensuit la transmission par l'amour, les gènes, le travail, les écrits aux générations suivantes avec la mission de finir l'humain que vous étiez.

Par conséquent, en matière de littérature, Bruno Pinel, auteur engagé et « politiquement incorrect », par les messages qu'il véhicule dans ses polars ou ses essais, a le souci de transmettre, c'est sa façon de se « finir » un peu.

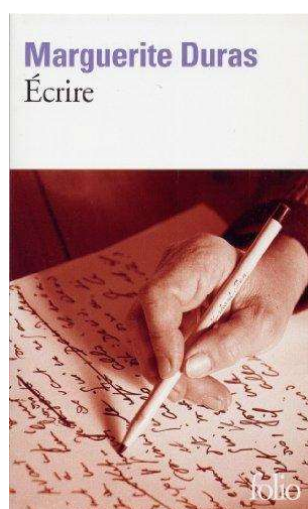
Il suffit de s'inscrire dans l'Histoire et que l'on travaille pour l'émancipation, pour l'épanouissement de l'individu, de l'espèce, et nous voilà immortels !

Tout le monde n'est pas Zola, Victor Hugo ou Eschyle, mais la transmission s'effectue tout autant chez le commun des mortels.

Pourquoi l'homme n'est pas fini ? (Question du public)

Le corps vieillit, dépérit, mais la conscience s'accroît avec le temps, pourquoi disparaîtrait-elle ? Hormis les personnes atteintes de démence sénile et la capacité mnésique du cerveau humain, les gens réfléchissent jusqu'au bout de leur vie, ils ont toujours quelque chose à donner et sont plus conscients à 70 ans qu'à 20 ans, ont plus d'expérience, plus de sagesse, même si l'expression n'est plus aussi performante.

Bruno Pinel pense que chaque être vivant est une partie de l'âme collective.



Dans *Ecrire* de Marguerite Duras, un chapitre est consacré à l'agonie d'une mouche, évoquant le « lâcher-prise ». (Voir conseils de lectures)

Bruno Pinel a écrit un livre sur le suicide dans lequel il aborde le suicide anémique mais aussi le hara-kiri et toute autre forme de suicide... alléguant que le suicide philosophique de Stefan Zweig est une très belle façon de mourir parce que choisi, celui-ci pensait qu'il était « fini » puisqu'il avait transmis tout ce qu'il avait à transmettre alors qu'il ne pouvait plus supporter la société.



Aujourd'hui, le langage est confisqué par le langage informatique, tels ces barbarismes : « *je suis déconnecté* », « *mon disque dur est saturé* », « *j'ai les codes* », « *solutionner* »... Les textos remplacent le langage parlé et les émotions sont transmises par émoticons, on tue l'expression de nos émotions.

Brigitte Fontaine disait : « On tord les mots pour leur faire dire le contraire de ce qu'ils signifient », c'est l'antiphrase. Les mots sont froids, indirects, hypocrites qui annulent complètement nos émotions.

Bruno Pinel aborde aussi la richesse des langues régionales et l'humour.

Marcel Proust disait : « *L'humour, c'est la pudeur de l'esprit, c'est la propreté morale et quotidienne.* »

L'argot, que Bruno Pinel adore et manie avec aisance, invite à citer Boudard qui disait « *L'humour est la politesse de tous nos désespoirs. L'argot empêche de prendre au sérieux même les pires choses.* »

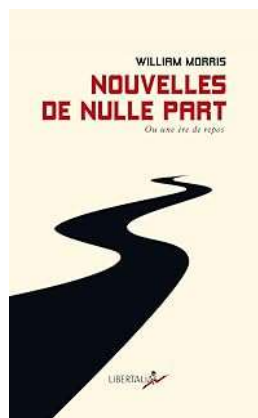
Par ailleurs, il faut se méfier des éléments de langage : une pub de Apple « *Le pouvoir de la possibilité* », Nike « *Just do it* » et de Airbnb « *Fais-le bien* ».

Maintenant nous sommes dans des discours normatifs, et des novlangues (langage stéréotypé dans lequel la réalité est édulcorée. Le terme provient de l'œuvre "1984" de George Orwell, où il désigne une langue fictive établie comme moyen de communication officiel en Océanie. Cette novlangue est conçue pour restreindre la liberté de pensée et simplifier le vocabulaire afin de contrôler la population).

Qui ne connaît pas la langue de bois ? Cette complexification du texte, ce discours parlé ou écrit convenu, figé, incantatoire, délivrant un message coupé de la réalité, n'apportant aucune information nouvelle ou intentionnellement truquée, voire manipulateur.

Quant au pléonasme comme « *Nous avons des projets d'avenir* », il s'agit là d'une phrase qui passe facilement dans le langage courant. C'est le discours des communicants, des commerciaux, des publicitaires...

Les mots sortis de leur contexte sont utilisés pour manipuler les gens, les euphémismes avec « mal voyant pour aveugle » « mal entendant pour sourd », on ne peut plus dire « nain », « obèse »... veulent atténuer les expressions en détournant la réalité jugée trop directe.



L'auteur mentionne l'uchronie (fiction comme *Les lettres persanes* ou *Nouvelles de nulle part* que l'auteur recommande), tout en écartant les mangas car ils font également partie de la manipulation et du kitch.

Le kitch vient d'un mot allemand (attesté en 1870) qui signifie « ramasser les déchets dans la rue », c'est la culture de ce qui est vulgaire, trivial... le kitch aujourd'hui est assimilé à ce qui est clinquant, de mauvais goût, la culture de masse, la mode. Il y a des séries télé qui sont kitch, pour faire plaisir à la masse dans l'illusion.

Nous sommes dans la pensée unique, on cherche le consensus permanent, le conformisme, ce qui permet la domination idéologique. Toutes ces manipulations du langage n'envahissent pas la « bonne littérature ».

Quand on refuse cette pensée unique, on se moque de vous.

Simone de Beauvoir a dit dans une émission télé : « *Je suis une intellectuelle et alors ! Les gens ont l'air de croire que le vide de leur cerveau, ça leur meuble les couilles* ».

Pour en revenir à la mort, la mort fait partie de la vie, quand on vit on est efficace, on est dynamique, et le savoir nous permet d'en tirer toute la quintessence. Cette pensée nous rend libres de faire tout ce que l'on souhaite. Si l'on fait le lien avec la littérature face à cette confiscation du langage, cette confiscation de la mort, on s'aperçoit qu'elle est le vrai lieu de la réalité, de « la vraie vie », comme le formulait si bien Marcel Proust.

Quelques citations

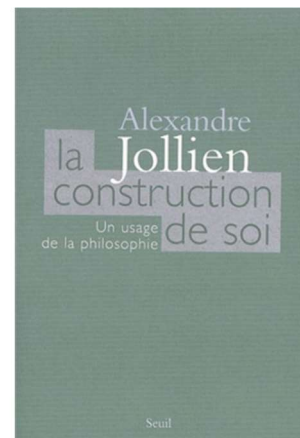
Alexandre Jollien : « *L'exercice de mourir peut conduire à célébrer la vie, le monde n'a pas besoin de nous, par amour de la vie on peut mourir à tout ce qui n'est pas essentiel.* »

Eugène Ionesco dans *Le roi se meurt* : « *Dépossède-toi de tout pour vivre et mourir.* »

Spinoza : « *L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort et sa sagesse est une méditation non de la mort mais de la vie.* »

Platon : « *Il faut s'exercer à mourir.* »

Georges Brassens, en 1976, année de sa mort : « *Quand je parle de la mort, c'est une sorte de faire-valoir, elle est comme ça, comme la marguerite dans une histoire d'amour, je ne suis pas triste, j'aime la vie, j'aime les arbres, j'aime boire avec mes amis.* »



Une dernière d'un **haut dirigeant de la Silicon Valley** qui disait avec un cynisme extraordinaire : « *Il y aura bientôt deux catégories d'hommes, ceux qui disent à la machine ce qu'il faut qu'elle fasse et ceux (nous, les plus nombreux) qui demanderont à la machine ce qu'il faut qu'ils fassent.* »

C'est glaçant comme perspective, mais nous y sommes presque...

Une raison supplémentaire d'affirmer que la littérature est le seul refuge de la pensée positive, le seul moyen de voir la réalité en face. Quel que soit le type de littérature, roman, biographie... Et quand on écrit des romans fictifs, c'est généralement de la vie réelle, ce sont des sentiments et chacun peut s'y retrouver.

L'écrivain n'est jamais faux, et la littérature c'est l'écrivain mais aussi le lecteur, le livre devient un lieu où on peut voir la réalité du monde, alors que le monde que l'on nous construit est un monde factice...

À la question « *Comme vous avez côtoyé la mort régulièrement dans votre vie qu'est-ce que cela vous a apporté ?* »

Réponse : « *Il y a obligation d'avoir une grande insensibilité parce que c'est trop dur, mais cela permet de relativiser l'importance et la gravité de la mort.* »

La plupart des gens qui étaient angoissés à l'idée de la mort étaient des chrétiens, à cause de la culpabilité dans laquelle ils avaient été élevés toute leur vie, sans aucune raison.

Bruno Pinel a été confronté de nombreuses fois à la mort, mais soulager la souffrance avant tout était capital dans son exercice.

Il dédramatise la mort, c'est pour cela aussi qu'il écrit, avec le souhait de transmettre à ses enfants et aux autres lecteurs.

Mais tout le monde a l'expérience de la mort, toutefois, le médecin n'a pas de lien affectif avec le patient, bien que...

Il y a une économie de la mort, le vivant est devenu une marchandise, et la littérature est là pour en parler.

A contrario, il y a la mondialisation, l'éloignement des membres de la famille, l'éclatement des familles, toutes ces circonstances modifient l'acte de recueil sur les tombes familiales.

Concernant le rapport à la mort, certaines personnes veulent mourir « conscientes », c'est le rôle du médecin de respecter cette volonté, éviter la souffrance, qu'elle soit physique ou morale.

Le déni de la mort dans notre société, c'est aussi le déni de la vieillesse. On magnifie la jeunesse. Dans ce déni de la mort, on échappe aux rituels et il est difficile de faire son deuil.

Les conséquences font que le mort n'est jamais mort ni enterré, on n'est jamais le successeur du « père » et on ne peut assurer sa transmission, sa descendance, on est « le fils de personne ». On arrive à la conclusion que tout le système actuel, et notamment celui du langage, sert à infantiliser les adultes. Si on n'est pas adulte, on ne peut être fini.

Dans l'écriture de ses polars, Bruno Pinel use de l'argot et adopte le mode satirique. Ses écrits s'inspirent de faits sociétaux, d'affaires courantes comme celle de Jacqueline Sauvage. Il essaie de faire passer des messages en introduisant des notions sociétales. Quant à ses essais, ils sont également des satires sur des phénomènes d'actualité. Néanmoins, son écriture a des exigences littéraires.

Enfin, Bruno Pinel cultive la philosophie de la joie. Selon lui, il faut s'émerveiller tous les jours d'être en vie et de ce que nous offre la nature.

Ne pas se maltraiter, s'aimer soi-même au départ, sans pour autant être narcissique et respecter les autres. Garder sa capacité d'émerveillement comme lorsqu'on était enfant. Voir le bon côté des humains... L'époque valorise trop le mal environnant.

En conclusion, l'auteur avoue « *Écrire par amour de la magie des mots, et pour transmettre une philosophie de la joie, ainsi que ma passion pour la Vie et la nature, pour la liberté et la justice sociale* ».



Bibliographie de Bruno Pinel

Essais

1. *Vieillir, mythe et réalités* - Éditions L'Harmattan - 2007
2. *Plaidoyer pour la vie et pour la Terre* - Tome 1 : face à la réalité des faits. Nombre7 éditions - 2023
3. *La guerre des sexes n'aura pas lieu* - 2 tomes. Nombre7 éditions. 2023
4. *Tout savoir pour maigrir* - Éditions Elzévir. 2012
5. *Maigrir, mode d'emploi* - Éditions Persée. 2014
6. *Guérir, mode d'emploi* - Éditions Bergame. 2014
7. *Dormir, mode d'emploi* - Éditions du Net. 2016
8. *Fibromyalgie, mode d'emploi* - Éditions du Net. 2016
9. *Suicides* - Éditions du Net. 2016

Les essais 4 à 10 sont en lecture libre et gratuite sur mon site d'auteur. Format PDF

Romans policiers

8 romans, dont 7 en argot.

L'un d'eux s'intitule *L'Ankou derrière la porte* - Nombre7 éditions - 2023

Romans pour adolescents

Khuya, *La république des rats* - 3 tomes/6 (*L'exode. Au jardin d'Éden. La croisade au pays des hommes*). Éditions Sydney Laurent - 2021 (épuisés).

Réédition chez un nouvel éditeur fin 2025

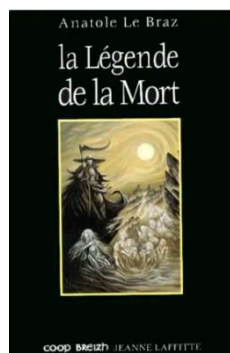
Théâtre

Vade retro, satanas – Edilivre - 2017

Prochainement, le tome 3 de la saga pour adolescents (*L'arche de Khuya*), et un récit non fictionnel sur la femme.

Sont en préparation, un essai politico-écologique, un roman policier et un roman fictionnel sur la Bretagne.

Site de l'auteur : www.bruno-pinel.fr ou [instagram@pinelbruno56](https://www.instagram.com/pinelbruno56)



***Anatole Le Braz** a publié un recueil de récits sous le titre *La légende de la mort* en Basse-Bretagne

Le recueil compile des récits à propos de l'Ankou, des intersignes (annonciateurs de la mort d'un proche), des fantômes, de l'Enfer et du Paradis, des âmes et de villes englouties. Ces récits permettent de voir les influences de la Bretagne pré-chrétienne dans la Bretagne du 19^e siècle..

Suggestions de lecture de la part de Bruno Pinel



- *Les vivants et les morts*. Jean Ziegler. Seuil. 1975
- *Les charmeurs de pierre*, et Rien, suivi de Colère noire. Brigitte Fontaine
- *L'homme devant la mort*. Philippe Ariès. Seuil poche. 1970
- *Manifeste pour une mort douce*. Roland Jaccard et Michel Theroz. Grasset. 1992
- *Essai sur l'expérience de la mort*, suivi de Le problème moral du suicide. Paul Louis Landsberg. Points Seuil. 1951
- *De senectute*. Cicéron
- *La construction de soi*. Alexandre Jollien. Points Seuil. 2006
- *LQI* (Notre langue quotidienne informatisée). Yann Diener. Les Belles Lettres. 2022
- *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique*. Aurélien Barrau. Zulma. 2022
- *Écrire*. Marguerite Duras. Folio. 1996 (*pour sa réflexion sur l'agonie d'une mouche*)
- *Biologie de la mort*. André Klarsfeld et Frédéric Revah. Odile Jacob poche. 2016
- *L'homme et la mort*. Edgar Morin. Seuil poche. 1970
- *Les confessions*. Saint Augustin. Garnier Flammarion. 1964
- *Le mythe de Sisyphe* (*une réflexion sur l'absurde*). Albert Camus. Gallimard. 1942

- *L'homme révolté*. Albert Camus. Idées Gallimard. 1951
- *La crise de la culture*. Hannah Arendt. Folio. 1972
- *L'insoutenable légèreté de l'être*. Milan Kundera. Folio Gallimard. 1984
- *Trois amis en quête de sagesse*. Ch. André, A. Jollien et M. Ricard. L'iconoclaste et Allary Editions. 2016
- *Biologie de la conscience*. Gérald Edelman. Odile Jacob poche. 2000
- *L'existentialisme est un humanisme*. Jean-Paul Sartre. Folio. 1996
- *L'art de la joie. Essai sur la sagesse*. Nicolas Go. Editions Buchet Chastel. 2004
- *Vieillir, du mythe à la réalité*. Bruno PINEL. L'Harmattan. 2007
- *Suicides*. Bruno PINEL. 2016. Editions du Net mais en accès libre et gratuit sur mon site
- *Théorie de la religion*. Georges Bataille. Gallimard poche. 1973
- *La Société du Spectacle*. Guy Debord. Folio. 1992
- Et puis aussi relire en livres de poche : Épicure (*Lettres, maximes, sentences*), Lucrèce (*De la nature des choses*), Platon (*le Phédon*), Spinoza, Montaigne (*Les essais*), Freud (*Le principe de plaisir...*), César (*La guerre des Gaules*)

Dernier café littéraire de l'année ! Vendredi 20 décembre 2024 Salle du Varcq (Locquirec) – 18h00/20h00

Le CEL recevra Hélène du Gouezou, conteuse des monts d'Arrée, où il sera question de solstice d'hiver et de loups, et bien d'autres merveilles en cette période de Noël. Les enfants, mais aussi les grands y trouveront de la magie !

Entrée libre -Tout public



**Thé – café – jus de fruits
et bonbons sont offerts.**

